

Image+Nation Une simple question de conscientisation

Élie Castiel

Number 299, November 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/80377ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2015). Image+Nation : une simple question de conscientisation. *Séquences : la revue de cinéma*, (299), 36–37.

Image+Nation

Une simple question de conscientisation

Plus que jamais, la tenue d'un festival LGBT devient visiblement essentielle. De plus en plus, les sorties en salles s'hétérosexualisent, ne tenant pas compte d'une partie tout de même importante de la population, notamment en milieu urbain. Les acquis de la communauté gaie et lesbienne sont aujourd'hui considérables dans le monde libre d'aujourd'hui, mais force est de souligner que les forces de droite manifestent leur homophobie à haute voix et souvent agressivement. Nous avons visionné quatre longs métrages en provenance de quatre pays qui font partie de la programmation du prochain Image+Nation. Ils s'insèrent tous dans une dialectique visant à conscientiser les esprits rigides et conservateurs.

ÉLIE CASTIEL



While You Weren't Looking



Summer



Like you Mean It

Les amours au féminin sont sensibles, sincères, aussi tendres que sensuelles, ramenant les héroïnes dans des territoires parfois hostiles d'où elles ressortent saines, accomplies, prêtes à assumer leur sexualité. Moins représentatives que les gaies, les fictions lesbiennes prennent le temps de parfaire les scénarios marqués du sceau de l'originalité. C'est en tout cas ce qui ressort du film sud-africain **While You Weren't Looking**, de Catherine Stewart, magnifiquement cadré et vouant une passion pour les protagonistes que la caméra d'Amelia Henning caresse dans tous les sens. Vivre gaie en Afrique du Sud, faire face aux nombreux obstacles, mais le film de Stewart est surtout un regard sur les classes sociales, sur la difficulté d'être, sur la jalousie, l'abandon du désir et l'attrait d'une certaine liberté. La mise en scène, alternant entre le réalisme poétique et un goût pour le symbolisme, permet au spectateur de renouer avec un certain cinéma peu diffusé.

Catherine Stewart pose en académicienne, tâtant avec ce film les codes rigides du roman moderne, composant ses séquences comme s'il s'agissait d'une nouvelle portée à l'écran. Et puis, sans crier gare, son aventure cinématographique reprend le dessus, faisant de cette histoire d'amour une fable sur la difficulté de vivre. C'est alors que nous comprenons que l'orientation sexuelle n'est pas le point central du film, mais plutôt le désir de vivre sa vie comme on le souhaite. Et entre les bas-fonds et la cité, deux mondes voués à l'échec du rapprochement malgré quelques tentatives.

Des Pays-Bas, Colette Bothof propose **Summer (Zomer)**, un film sur la réalisation de soi, sur un surprenant passage à l'âge adulte et aussi sur l'homophobie galopante des petites localités des campagnes. Bothof, plutôt que juger, laisse ses personnages agir aussi naturellement que possible, protégeant leur milieu conservateur et leur style de vie aussi intacts que possible. Dans ces lieux peu hospitaliers à l'autre, notamment lorsqu'il s'agit de remettre en question l'orientation sexuelle traditionnelle, les lois dudit « ordre naturel des choses » peuvent être néfastes à quiconque s'y oppose. Les comédiens, tous impeccables, se livrent à un jeu de classes sociales aussi impitoyable qu'authentique. La direction photo de Goert Giltay favorise autant l'intime que le collectif et, d'un coup, projette des moments de pure ode à l'humain et à la nature. Entre Anne et l'étrangère, une véritable histoire d'amour qui se crée petit à petit, offrant un *happy end* tout à fait crédible et souhaité.

Du côté des garçons, Philipp Karner réalise et joue dans ***Like You Mean It***, une fiction où la parole tient lieu de personnage. À juste titre puisqu'il s'agit d'un film sur la rupture, la fin d'une relation, dès le départ, sans issue. Après un début hésitant, le tout se met en place; le récit assume sa différence, la mise en scène dévoile son parti pris, la fiction se concrétise.

Entre les personnages, Jonah le plus sensible et Mark plutôt interrogateur, une histoire d'amour qui se dirige nulle part. Entre deux hommes diamétralement opposés, une tentative de faire renaître la passion, quelques moments de fausses illusions et, surtout, des allées et venues chez la psychanalyste qui, en fin de compte, ne riment à rien. Il s'agit d'un film qui endosse sa simplicité, son unité thématique, prenant le spectateur comme un auditeur attentif et un observateur doué de raison. Véritable anatomie d'une déchirure amoureuse, ***Like You Mean It*** se réserve le droit d'offrir une fin non traditionnelle, quitte à désorienter le plus invulnérable des spectateurs.

Si le cinéma LGBT demeure, en majeure partie, tributaire des manifestations cinématographiques internationales, mis à part quelques rares exceptions, certaines régions du monde offrent de nombreuses ouvertures aux scénarios autres qu'hétéros. Sur ce point, le cinéma latino-américain se classe parmi les territoires qui subissent une cure de libération aussi rafraîchissante que magnifiquement structurée à l'intérieur de la production locale. Le Chilien Claudio

Marcone en donne la preuve avec ***In the Grayscale*** (*En la gama de los grises*), un premier long métrage magnifiquement abouti. Cela va des dialogues, intelligemment écrits, au scénario, d'une rigueur remarquable. Aucun temps mort, aucune redondance; tout respire l'originalité, le goût incontrôlable de filmer et, surtout, la direction d'acteurs totalement investis dans leurs rôles.

Une histoire d'amour imprévisible entre un gai (Fer) qui s'assume et un hétéro (Bruno) qui découvre sa possible homosexualité devient, pour Marcone, l'occasion de montrer un pays qui semble tourner la page à la fermeture en termes d'orientation sexuelle. Mais la partie n'est pas gagnée; elle génère encore des préjugés. Pour survivre: être soi-même, quelles que soient les conséquences. Si l'an dernier, ***Four Moons*** (*Cuatro lunas*) du Mexicain Sergio Tovar Velarde, ***The Third One*** (*El tercero*) de l'Argentin Rodrigo Guerrero et ***The Last Match*** (*La partida*) de l'Espagnol Antonio Hens nous avaient séduits par leur audace et leur totale autonomie, Claudio Marcone embrasse le long métrage avec une franchise étonnante, un savoir-faire évident et, surtout et avant tout, une sorte de foi qui s'appelle tout simplement: vibrer au rythme du cinéma.

Ce ne sont là que quelques bribes du prochain Image+Nation, du 26 novembre au 6 décembre 2015. Un autre événement annuel propulsé par le simple désir de témoigner, de partager, de provoquer et, en fin de compte, de concilier – une fois pour toutes – les diverses manifestations de la sexualité *humaine*. 🍷



Into the Grayscale